Précurseur de la flûte des mornes, l'artiste est l'un des ambassadeurs de la culture martiniquaise et tente de préserver un environnement riche de valeurs humaines.

GRAND TÉMOIN

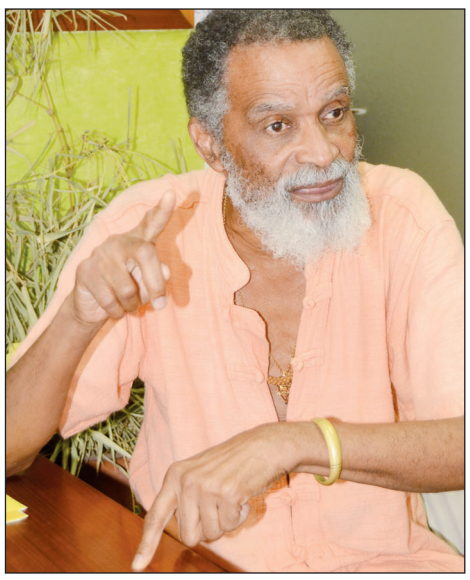
Max Cilla

« J'ai amené la flûte

BIO EXPRESS

Né en 1944

1963 : Départ en France par le Bumidom
1967 : Rencontre avec le jazz: Archie Shepp et rencontres avec des musiciens cubains, africains et antillais à Paris
1970 : Rencontre Eugène Mona
1976 : Echanges musicaux à NewnYork Machito, Orquesta Broadway, La Tipica 73, Johnny Pacheco, Eddie Palmieri…
1986 : Formation en ethnomusicologie au Québec à l'Université de Montréal
1996 : Emission « Partition » avec Célia Cruz, la diva de la musique cubaine et l'orchestre de José Alberto
2016 : Chevalier dans l'ordre national du Mérite, Festival de la Flûte des Mornes au Marigot et Convention internationale de la flûte à Paris



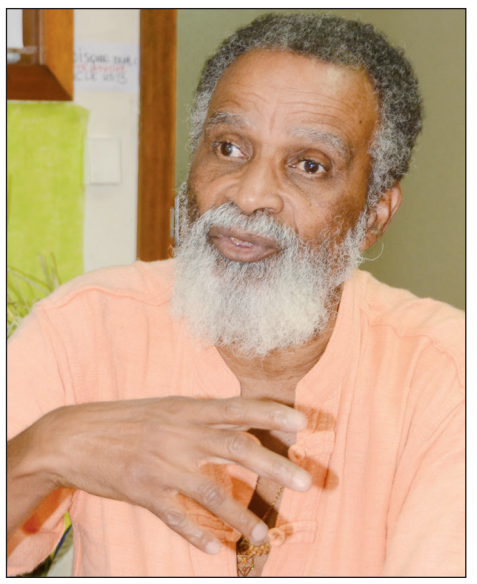
Où et comment s'est déroulée votre enfance ?
J'ai grandi sur une habitation qui, pour être précis est un lieu qui désigne l'espace où vivent les travailleurs de la canne à sucre. L'habitation où j'ai grandi s'appelle *La Rochelle*, à Ducos. C'est la commune de mon père.
Mais, j'ai aussi vécu sur le lieu de naissance de ma mère, quartier Monnerot à mi-chemin du Robert et du François. Ces deux lieux font de moi unvrai enfant de la campagne.

Quels métiers vos parents exerçaient ?
Mon père était ébéniste, employé de la famille Aubéry, propriétaire de l'usine du Lareinty située à l'époque en face de l'aéroport, au Lamentin. De par sa fonction, il bénéficiait sur l'habitation d'une petite maison et d'un atelier d'ébénisterie.
A cette époque il y avait le dimanche matin, des compétitions d'hydroglisseurs sur la Baie des Flamands en partance du front de mer de Fort-de-France (la Française) organisées par des békés et quelques bourgeois foyalais. D'ailleurs, j'ai pu voir mon père travailler sur le vernissage de l'hydroglisseur de la famille Aubéry. Mon père était réputé pour la qualité de son travail et ses bonnes relations avec tout le monde. À tel point qu'il fût conseiller municipal de Ducos dans les années 1950.
Ma mère était une excellente couturière tant pour les besoins de la famille que pour répondre à certaines commandes.
Elle fabriquait des pâtisseries locales cuites au four à bois. Mes frères et moi étions parfois chargés de la vente des bonbons avant les séances de cinéma du samedi soir ainsi qu'au marché couvert de la commune, le dimanche.

> *Avec le temps, je mesure à quel point j'ai eu la chance de vivre dans un environnement naturel riche de valeurs humaines.*

Une vie familiale dans le style de « La rue Cases-Nègres »…
Le roman de Joseph Zobel illustre parfaitement notre cadre de vie sur l'habitation. Le site sur lequel nous avons vécu était un vrai village. Derrière notre maison, nous jouissions d'un large espace transformé en jardin. Nous y cultivions des légumes divers. Il y avait tout autour des arbres fruitiers : manguiers, goyaviers, orangers, citronniers, pruniers de cythère, avocatiers. Ce terrain était traversé par une « ravine » peuplée d'écrevisses. Sans exagération aucune, je pourrais dire que nous avions une entière autosuffisance alimentaire.

En quoi cette période de votre enfance était-elle riche ?
J'ai acquis très tôt des capacités d'imagination mises en œuvre pour fabriquer de nombreux jouets : des camions en bois avec des roues taillées à partir de bobines de fils vides, des trottinettes avec des roues en roulements à billes, des toupies en bois articulées avec une ficelle, des yoyos en capsules de bouteilles aplaties, des arbalètes ou lance-pierres dont la fourche était tirée d'un arbuste précis que nous cherchions dans la forêt. Pour la partie élastique, nous coupions de vieilles chambres à air. À ce sujet, je me demande encore comment nous parvenions à fabriquer toutes ces choses, alors que personne ne nous avait appris à le faire. C'est cela que j'appelle faire travailler l'imagination. En fait la sobriété de cette vie rurale développait l'esprit de recyclage par la récupération de nombreux objets qui autrement seraient partis au rebus.
Notre sens de la créativité favorisait l'éveil et préparait l'esprit à l'autonomie. C'est ainsi que dès l'âge de 15 ans j'ai commencé mes premiers essais de fabrication de flûtes en autodidacte.



La transmission passe aussi par les parents. Qu'avez-vous appris d'eux ?
Avec le temps, je mesure à quel point j'ai eu la chance de vivre en ces lieux entourés de personnes qui veillaient sur notre éducation dans un environnement naturel riche de valeurs humaines.
De ma mère, j'ai appris à faire la cuisine, surtout la préparation des lentilles et l'art de mariner le poisson pour le frire. Mais en vérité, j'ai appris de mes parents une certaine aptitude à travailler de manière méthodique et assidue.Ils m'ont appris également une éthique de vie : bien faire les choses. Ma mère nous disait : « mètè lespriw an sa ou ka fè a ». Mon père insistait : « Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place ».

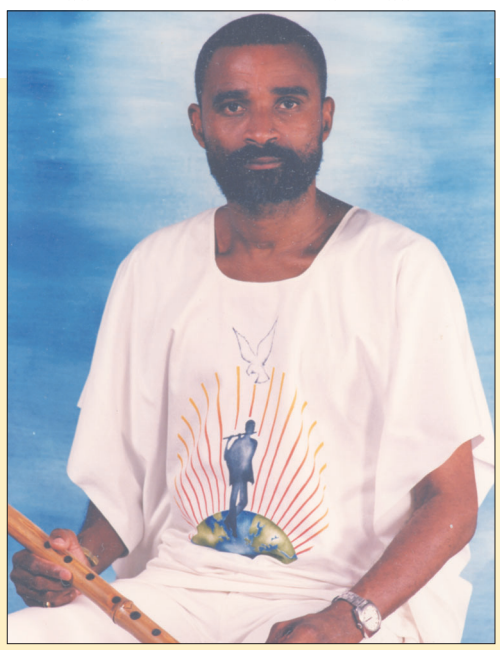
Comment s'est déroulée votre scolarité ?
J'ai fait mes classes primaires à Ducos et le secondaire au Saint-Esprit et au Robert.
Mes matières préférées : les maths, le dessin et la peinture mais au final c'est la musique qui s'est révélée et imposée à moi. Dans ma jeune enfance, de chez ma grand-mère maternelle au Robert, j'ai entendu pour la première fois la toutoun' banbou (tube sonore de bambou) jouée par un parent dans les mornes de Monnerot.

A quel moment le déclic s'est produit ?
À Ducos quand j'avais 17 ans, avec Mister Lof et d'autres amis nous avions formé un groupe qui s'appelait *Little Stars*. Nous répé-

IMAGE

Le regard d'un frère

Quand Lucien Cilla photographia… Max ! C'est arrivé en 1988, comme le montre cette photo.
Le frère Lucien enseignant, grand amateur de photo et, plus tard maire de Ducos, a fait en 1988, une photo de son frère musicien en vue de la réalisation d'un album. Alors à travers la rubrique du Grand Témoin, la publication de cette photo est un clin d'oeil à une famille qui a donné beaucoup de talents au pays. (Photo DR)



COUP DE CŒUR

Avoir le courage d'être vrai

COUP DE GUEULE

L'amour pour l'humanité

UN RÊVE

Découvrir la nature divine dans la joie

Entretien Lucienne Chenard et Adams Kwateh - Photos Jean-Marc Etifier

des mornes très loin »

tions dans un local du cinéma de la commune. Dans la rue Cases-Nègres, il y avait un vieux Monsieur qu'on appelait Misiè Bondié qui, à la tombée du jour, jouait de la toutoun' banbou adossé au tronc d'un gros manguier. Il jouait des mélodies sous l'inspiration du moment. Et quand quelqu'un passait, il interrogeait : « ki lè iyè ? ».
Son jeu faisait vibrer quelque chose en moi. La toutoun' banbou a été le déclencheur. Dans ces mêmes années j'ai découvert la flûte cubaine à travers les disques de l'*Orquesta Aragon*, *Sensacions* et *Los Matécoco*, que j'écoutais dans les magasins de disques de Fort-de-France.
En décembre 1963, à la suite d'un test psychotechnique pour mon orientation professionnelle j'ai été envoyé par le Bumidon, dans le Pas-de-Calais pour suivre une Formation Professionnelle des Adultes (FPA) de 6 mois en mécanique de précision. Les acquis de cette formation me furent très utiles sur le plan pratique, quand plus tard, je me suis décidé à réhabiliter notre flûte toutoun' banbou que j'ai d'ailleurs nommée « La flûte des mornes ».
Mais le véritable déclic a eu lieu lors de ma découverte du monde de la musique, à Paris, en 1967. J'avais 23 ans.

Et la musique vous mené loin dans le monde ?
Oui ! C'est à Paris que j'ai rencontré Henri Guédon et bien d'autres. Alors la musique cubaine que j'avais entendue sur disques à Fort-de-France, j'ai pu l'entendre en live. J'ai acheté une flûte et, dans le même temps, j'ai commencé à fréquenter *L'Escale* où j'ai entendu la harpe indienne d'Amérique du sud et les flûtes traditionnelles de la Cordillère des Andes.Cette boîte était un point de rencontre pour tous les musiciens de Cuba et d'Amérique latine.
Fort de tous ces exemples, j'ai décidé de valoriser et de mettre en évidence les particularités de notre flûte des campagnes et toutes les valeurs de la tradition orale des Mornes qui s'y attachent.
C'est à ce moment que j'ai mis à profit l'expérience de la mécanique de précision pour commencer à fabriquer moi même ces flûtes dans le souci de leur attribuer le maximum de qualité technique et sonore… J'achetais du bambou importé par le comptoir indo-sino-japonais, à Paris. Aujourd'hui, le résultat est là, apprécié de tous. Je pourrais dire que j'ai amené la flûte des mornes très loin : Festival de la Jeunesse et des étudiants à Cuba, Festival International de Jazz de Montréal, Festival de Musique de la Caraïbe en Colombie, Convention Internationale de la Flûte à Paris… Et, plus je vais dans des lieux de connaisseurs, plus je suis apprécié.

> *En quittant la scène j'ai vu un jeune homme s'empresser vers moi pour venir m'interroger sur la nature de ma flûte avec un vif intérêt, c'était Eugène Mona !*

Car j'ai fait un travail sérieux sur la définition technique de l'instrument pour qu'il réponde à une haute qualité de performance. À cela s'ajoute le caractère innovant de la plupart de mes compositions qui restent fidèles à ce qui se dégage de la nature et des aspects les plus profonds du pays.

Vous avez bien connu Eugène Mona, il s'est souvent référé à vous. Comment l'avez-vous rencontré ?
En décembre 1970 suite à une intervention avec l'orchestre *La Perfecta*, au Robert, en quittant la scène j'ai vu un jeune homme s'empresser vers moi pour venir m'interroger sur la nature de ma flûte avec un vif intérêt, c'était Eugène Mona ! Par la suite, il est venu chez moi. Je me souviens qu'il m'a joué bwa bwilè et m'a fait part de ses difficultés à exécuter à la flûte certains passages de cette pièce. Je lui ai montré les doigtés dont il avait besoin.
Mona a souvent répété que je suis pour beaucoup à l'origine de la confiance qu'il a eue dans la flûte de bambou et la connaissance pratique de l'instrument.

Pensez-vous être reconnu par la Martinique ?
Oui beaucoup ! D'ailleurs en évoluant sur l'île, de nombreuses personnes viennent spontanément vers moi pour exprimer leur appréciation de ma musique et l'authenticité de ma démarche et beaucoup le font également sur Internet.
J'ai même constitué un livre d'or à partir de tous ces témoignages émouvants provenant de mélomanes de tous les milieux sociaux et de tous les âges.

Qu'attendez-vous de la relève ?
Je dirais qu'elle est là, bien présente : Max Téléphe, Tony Polomack, Dominique Lauréat, Charles Millon-Desvignes, Fernand Marlu, Hervé Héry, Lulu Nordin et bien d'autres. Je suis content d'avoir joué cette année au festival Biguine Jazz à Saint-Pierre avec Marc Cabrera un jeune pianiste qui a apprécié les thèmes que j'ai proposés. C'est la preuve que notre flûte peut s'accommoder avec toutes les musiques.

PORTRAIT

Au-delà des mornes

D'aussi loin qu'on se souvienne, Max Cilla a toujours eu une flamme dans les yeux, quand il parlait musique, quand il caressait sa flûte, quand il en jouait. Aujourd'hui, appuyé sur sa canne, il a l'allure d'un patriarche. Et si sa vue s'est quelque peu voilée, la flamme est toujours là, et nous voilà suspendus à ses mots, comme une enfant qui écoute une belle histoire. É krik é krak. Mais ce n'est pas un conte, c'est la vérité vraie, celle de celui qui, il y a plus de quarante ans, a fait chanter une flûte en bambou, conquis son public au sein duquel se trouvait, un jour, un certain Eugène Mona. La magie de la flûte des mornes !
C'est dans les mornes que Max passe son enfance, entre Ducos et le Robert. Deuxième d'une fratrie de sept enfants, il court dans les champs, bricole des jouets, des pièges pour attraper les oiseaux, va pêcher à la rivière, décroche des mangues à coups d'arbalète, regarde son père ébéniste astiquer la coque du Chris-Craft de M. Aubéry, n'échappe pas pour autant aux corvées de la maison. La rue-Cases Nègres de l'Habitation Rochelle à Ducos, c'est un peu l'enfance de Pagnol en Provence, la vie à la ferme. Max se reconnaît enfant brigand, et surtout enfant heureux : « On était parmi les pauvres et on avait peu de moyens, mais c'est une enfance que je n'échangerai pour rien au monde ». Une enfance riche auprès de parents attentifs qui lui ont appris à faire les choses bien. C'est là qu'il entend bèlè et damyé, et c'est toute cette enfance qui résonnera plus tard dans la flûte des mornes.

VALORISER LA CULTURE DE SON ÎLE
Il y aurait là un livre à écrire. Adolescent, Max est plutôt doué pour le dessin et la peinture. Mais dans les Mornes, non loin de la maison, il entend un cousin de sa grand-mère jouer de la toutoun banbou. Et de rencontres en rencontres, Max fait le choix de la musique. A moins que ce ne soit la musique qui l'ait choisi ! Happé !
La suite, on la connaît mieux. Sa curiosité, sa formation en mécanique de précision, ses recherches en autodidacte qui le poussent à fabriquer lui-même ses flûtes, son amour pour la musique cubaine, ses voyages à travers le monde pour faire connaître la flûte des mornes et valoriser la culture de son île dans toute son authenticité, sa volonté de transmettre.
Savez-vous qu'un grand maître flûtiste, Pierre-Yves Artaud, lui a consacré en ce début d'année la Une et une dizaine de pages dans le magazine « Traversière », dédié au monde de la flûte. Savez-vous qu'il est chevalier de l'ordre national du Mérite pour saluer 45 années dédiées à la musique.
Tendez l'oreille ! Vous entendez ? La flûte de Max chante encore, bien au-delà des mornes.